



Des saints dans le P.A.F.

Jean-Pierre Albert

► To cite this version:

Jean-Pierre Albert. Des saints dans le P.A.F.. Cinéma. Rites et mythes contemporains, 1993, 16, pp.299-319. halshs-00333229

HAL Id: halshs-00333229

<https://shs.hal.science/halshs-00333229>

Submitted on 22 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre ALBERT

Des saints dans le P.A.F.

Si l'on voulait établir la liste des personnalités que l'opinion juge "canonisables" (comme d'autres dressent celle des "présidentiables"), on n'aurait aucun mal à recueillir un large consensus sur les noms de l'Abbé Pierre, Mère Theresa, Sœur Emmanuelle. L'extraordinaire développement, au cours des dernières années, des associations caritatives de toutes obédiences n'est pas étranger à leur notoriété. Du côté de l'Eglise, le concile Vatican II, en valorisant l'engagement des chrétiens dans la lutte contre toutes les misères du monde, a largement contribué à légitimer ce profil de sainteté. Notre liste n'a donc rien qui puisse surprendre, puisqu'elle ne comporte que des héros de la charité. Or ceux-ci ont un autre point commun : tous ont été, en quelque façon, les enfants chéris des médias et ont vu leur popularité décuplée par des émissions de télévision devenues à ce point "historiques" que plusieurs d'entre elles ont déjà été pieusement rediffusées.

Il est vrai que la *vox populi* a toujours joué un grand rôle dans la désignation de ceux que l'Eglise jugeait digne d'être élevés sur les autels et qu'en retour la diffusion d'images pieuses, biographies abrégées, voire même bulletins de souscription est depuis longtemps l'accompagnement obligé de la popularisation d'une cause. D'une première manière, la télévision n'est qu'un nouveau moyen de promotion qui s'ajoute à tous les autres. Mais elle est bien plus que cela. En se faisant l'auxiliaire des grandes causes humanitaires, elle impose ses propres héros et, surtout, elle devient elle-même une sorte d'agent éthique qui, à travers la mise en spectacle de la charité, constitue l'espace imaginaire dans lequel elle prend tout son sens. De la publicité donnée aux *Restaurants du cœur* au Téléthon se tissent ainsi secrètement des réseaux sociaux et des mythes qui rappellent étrangement l'univers symbolique et les fonctions traditionnellement associés à la figure des saints.

L'Evangile selon saint Coluche

Qui aurait imaginé il y a quinze ans que Coluche, ce titi replet dont la voix grasseyante déversait sur les radios un flot de rudes gauloiseries et de provocations difficilement récupérables connaîtrait un tel destin posthume ? Une mort violente et prématurée a sans nul doute contribué à la transfiguration du personnage – les jeunes morts, quoi qu'il en soit de leurs vertus, ont souvent été tenus pour des martyrs. Mais le processus était alors

suffisamment entamé pour que cette mort elle-même prenne tout son sens. Coluche était d'abord un "fils du peuple". Son humour se situait dans la continuité des plaisanteries de comptoir - chacun, je pense, a connu quelqu'un de ses innombrables modèles ou imitateurs. En même temps, son regard sur le monde était authentiquement plébéien. Qu'il se gausse des hommes politiques ou des publicités de lessives, il apparaissait toujours comme le "petit" qui ne s'en laisse pas conter, capable de faire entendre la voix du bon sens face aux grandes orchestrations d'un discours officiel et mystificateur. Figure de fou du roi, d'innocent qui dit la vérité. N'épaississait-il pas à plaisir la gangue de vulgarité dont il entourait ces pépites de vérité ? On aurait envie de citer le prologue de Rabelais à son *Gargantua*. Cette face du personnage n'apparut jamais aussi nettement que lors de sa prétendue candidature à la présidence de la République. Pour que le canular prenne une telle importance, allant jusqu'à susciter de doctes dissertations sur les relations des Français à la politique et l'usure de ses praticiens habituels, il fallait bien que Coluche apparaisse comme un opérateur de vérité, un pôle d'identification pour une certaine révolte contre le discours convenu et asservissant des institutions.

Sans être une invention de la culture chrétienne, ce système de représentations y trouve plusieurs équivalents. Le plus proche serait sans doute la figure du "fou de Dieu", dont les excentricités et les provocations expriment l'extrême humilité et le souci d'une vertu qui ne transige pas avec les valeurs de ce monde. Plus généralement, se trouve mise en jeu la polarité structurelle, analysée par Max Weber, du prêtre et du prophète. Contre les vérités instituées, et par là-même affadies, des Eglises, il revient à l'individu - au saint- d'en appeler aux vraies valeurs, même sous la forme du scandale. Enfin, le christianisme a toujours cultivé les contradictions de l'être et du paraître, en référence à la figure paradoxale du dieu crucifié. L'hagiographie coluchienne de ces dernières années a fait un grand usage de ce dernier *topos* : que de délicatesse sous la rugosité égrillarde de l'amuseur public, qui sut rester un bon fils, un ami fidèle, lui-même, en somme, malgré les tentations de grandeur qu'auraient pu nourrir un parcours social aussi prestigieux ! Bref, Coluche était un homme de parole et de cœur. Pas exactement, peut-être, l'époux dont vous rêvez pour votre fille, mais le parfait copain à qui, aussi loin que vous soyez de la puissance et de la gloire, vous auriez pu parler d'égal à égal des *vrais* problèmes.

Ces virtualités ont trouvé une confirmation éclatante avec la création des *Restaurants du Cœur*. En accord avec ce que l'on vient de voir, il s'agit d'une institution qui se moque des institutions, opposant à la figure du professionnel de l'action sociale celle du bénévole, à la rigidité d'un schéma administratif l'improvisation et la débrouillardise, à la complexité du

discours des économistes de saines vérités premières : que des stocks alimentaires existent et se perdent, qu'il est proprement ubuesque de souffrir de la faim au pied des montagnes de beurre de la CEE... Il y a beau temps que l'establishment des organisations caritatives - *Secours Catholique* ou *Secours Populaire* - avaient une argumentation et des pratiques similaires. Le coup de génie des *Restos du Cœur* est d'avoir donné une audience sans précédent à ces vieilles lunes de l'action humanitaire en les incorporant à un système symbolique d'une parfaite cohérence idéale et pratique, dont la pièce maîtresse est Coluche lui-même. Il fallait en effet la caution provocatrice du personnage pour que des idées qui, quant au fond, oscillent entre un discret poujadisme et l'humanitarisme ordinaire d'un prône dominical, prennent soudain la couleur d'un discours "jeune" et subversif. Il fallait l'enracinement populaire de son promoteur pour que l'opération rompe avec le modèle inégalitaire et condescendant des anciens Bazars de la Charité, en offrant aussi le modèle d'une contre-société dont le prototype est la bande de copains. Il fallait enfin que l'institution reflète la singularité du parcours de Coluche lui-même en tissant des liens entre le monde du show-business et celui des "petits boulots", de la marginalité, des banlieues.

Les *Restos du cœur* apparaissent ainsi, à bien des égards, comme une expansion, à l'échelle du pays tout entier, de l'être même de leur créateur. Je dirais volontiers : de son corps -d'autant plus capable d'un tel déploiement mystique qu'il n'est plus de ce monde. L'ami Coluche, débonnaire et rondouillard, tant de fois entré par l'intermédiaire de la télévision, tel un nouveau convive, dans l'intimité de vos foyers, ne pouvait que frapper à la fois au cœur et au ventre. Exprimant, par ses propos comme par sa présence physique, les valeurs les plus authentiques et les plus simples, il devait commencer par songer aux ventres affamés : à ma connaissance, les *Restos du Cœur* sont la seule organisation caritative à avoir à ce point spécialisé son action (même si, depuis peu, elle commence à diversifier ses interventions). Leur nom même traduit l'horizon des valeurs qui soutiennent le projet. Le "resto" est un lieu de convivialité, l'espace des réjouissances amicales les plus quotidiennes. Même si, dans les faits, la principale activité des centres est la distribution de repas à emporter, le mot "restaurant" évoque un espace de vie commune. Chacun est invité à la table de Coluche. On l'a d'ailleurs vu à la télévision manier la louche et la cuillère à pot, Dieu des médias descendu dans la cuisine. Il n'est plus, l'institution demeure en mémoire de lui. Il l'a créée peu avant de mourir, comme un legs aux pauvres et aux laissés pour compte. Cela ne vous rappelle rien ?

Ce parallèle semblerait outré si d'autres traits spécifiques des *Restos du Cœur* ne venaient le renforcer. Il est d'abord troublant que l'institution, dont un Coluche vivant semblait le pivot irremplaçable, lui ait aussi aisément survécu. N'est-ce pas, justement, parce qu'il est

mort, et qu'en même temps cette mort a rendu possible un nouveau régime de l'existence, une immortalité non point postulée, mais construite et vécue par tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, la rendent effective et socialement agissante ? Comme celui du Christ, l'héritage coluchien est resté entre les mains d'un noyau d'apôtres de la première heure. Mais cela n'exclut pas les conversions. Une "communauté imaginée" de grande ampleur s'est constituée, qui possède ses emblèmes, ses cérémonies, son langage. En parallèle à la liturgie des Eglises, les *Restos du Cœur* ont leur temps et leurs lieux. Le cycle de leur activité visible commence à l'entrée de l'hiver avec l'ouverture des établissements, toujours largement couverte par les médias. A peu près au même moment a lieu le *Concert des enfoirés*, occasion pour les saints et les prêtres de la nouvelle Eglise de manifester publiquement leur communion avec l'esprit tutélaire du fondateur. "Enfoirés !" La reprise rituelle de ce mot suffit à pénétrer de l'esprit de Coluche toute la communauté : rhétorique populaire de l'insulte amicale, paradoxe de la désignation de la vertu par un terme grossier et péjoratif...

Il faudrait citer encore les innombrables émissions commémoratives que nous offrent depuis dix ans les chaînes de télévision. Tous les comiques morts font, certes, l'objet de rétrospectives analogues. Mais peu sont à ce point destinées à émouvoir, à retrouver l'homme derrière les talents de l'acteur. J'en retiendrai aussi l'importance prise, dans certaines d'entre elles, par la figure d'un Coluche chanteur de rock. Cela revient à auréoler le personnage de tous les prestiges artistiques de la musique, plus aisément sacralisables que la *vis comica*. En même temps se dessine un nouvel espace pour des processus d'identification. Les valeurs liées à un style musical, à l'identité qu'elles servent à construire, se trouvent ainsi mises en contact avec tout ce que signifie par ailleurs la vie de Coluche. Sa vie et sa mort. Car Coluche est mort en rocker, bardé de cuir sur sa moto, à la tête d'un groupe de copains motocyclistes. La contingence d'un accident de la situation acquiert ainsi la nécessité troublante d'un destin : ce sont les mêmes valeurs partagées qui ont conduit ce fils du peuple à cultiver le rock et la passion de la moto, à déployer un humour corrosif et à créer les *Restaurants du Cœur*. Coluche est bien le martyr d'une cause universalisable, dont la mort a confirmé la sacralité. Et tous les "enfoirés" qui marchent sur ses traces peuvent trouver dans son imitation les chemins de la sainteté.

Ce dernier point me semble essentiel. Une société n'a jamais institué des saints pour les honorer, mais pour se glorifier elle-même à travers eux et susciter les comportements sociaux qu'elle juge souhaitables. La sainteté est inséparable des formes de sociabilité qu'elle contribue à faire naître, qu'il s'agisse de resserrer les liens d'une communauté locale ou de déployer un espace de solidarité imaginaire tel que la "communion des saints". Cette solidarité n'est jamais

aussi perceptible que lorsqu'elle prend la forme du sacrifice des uns au profit des autres, qu'il s'agisse de victimes expiatoires ou de héros de la charité. Si les *Restos du Cœur* exploitent plutôt cette dernière veine, le Téléthon me semble relever de la première. Ne s'agit-il pas d'une version moderne du vieux mythe de la souffrance rédemptrice ?

Un sacrifice médiatique : le Téléthon

Seule une scrupuleuse conscience professionnelle m'a permis de subir, en ces jours de novembre 1991, un peu de l'éprouvant spectacle qu'offrait en continu la chaîne de télévision nationale Antenne 2. Et je dois dire que, malgré un sens aigu de mes devoirs, je n'ai pu me résoudre à le regarder bien longtemps. Les échantillons recueillis suffiront néanmoins à soutenir mon propos. Ayant longtemps ignoré son existence, je précise pour ceux qui vivent comme moi en marge du siècle que le Téléthon est un week-end de collecte en faveur de la recherche sur les maladies génétiques, en particulier la myopathie, entreprise bénéficiant du concours d'une chaîne de télévision qui consacre à l'événement la quasi totalité de ses programmes pendant 30 heures. Cette formule, d'abord mise en place aux Etats Unis, en était chez nous en 1991 à sa cinquième édition.

Le modèle de la chaîne

On vous le rappelle depuis plusieurs jours, les précédents Téléthons ont été l'occasion d'une incomparable mobilisation caritative. Un des premiers objectifs de l'émission télévisée est de faire exister symboliquement cette explosion de solidarité. L'intitulé de la manifestation est déjà un indice de la stratégie adoptée. Téléthon est un mot-valise que l'on développe sans peine en : marathon télévisuel. Le marathon est l'épreuve de course à pied la plus longue et la plus dure. Ses éditions de masse les plus célèbres (en particulier celle de New York) sont présentées comme une sorte de fête internationale du courage mis au service de fins pacifiques, où l'esprit de compétition compte moins que la lutte engagée avec soi-même, dans un contexte de solidarité. Aux yeux de l'opinion, les vertus héroïques du marathonien ne font aucun doute.

Le Téléthon se nourrit de ces valeurs déjà constituées et les transpose dans le champ de la télévision. L'émission est d'abord marquée par une durée exceptionnelle et une continuité presque totale. Ses animateurs -à Paris et dans les divers centres provinciaux- engagent une épreuve d'endurance : on ne manque pas de signaler que la plupart d'entre eux passent ces deux jours sans dormir. Ils sont donc devenus eux aussi des marathoniens. A ce temps unifié de l'épreuve répond l'unification de l'espace. La constitution d'un lien entre centre d'émission

et périphérie constitue certes une virtualité normale des réseaux hertziens. Mais il s'agit cette fois-ci de la mettre en exergue et, pour cela, la meilleure stratégie est de susciter l'apparence d'un feed-back. On y parvient en multipliant les échanges entre le centre parisien et les antennes provinciales, ce qui donne l'illusion d'une communication immédiate et réciproque de n'importe quel point du territoire avec tous les autres. Les "messages" qui remontent ont d'ailleurs une réalité : chaque promesse de don, comptabilisée dans un centre secondaire, est une information rendue plus pertinente encore par l'émulation entre régions entretenue par les présentateurs. Dans cet espace idéal, chacun, comme dans une course, lutte contre les autres, mais d'abord contre lui-même. Au cours de l'épreuve sportive de référence, l'adversaire commun est en effet le temps, ce temps que chacun essaie "d'améliorer" pour mesurer sa propre progression, inséparable d'un progrès d'ordre moral. Le temps intervient de façon analogue dans les enjeux du Téléthon : lutter contre les maladies génétiques, c'est, nous dit-on, une "course contre la montre". Les découvertes interviendront dans des délais d'autant plus courts que nous serons plus généreux.

Cette vaste "chaîne de solidarité" qui est en même temps une course contre le temps possède dans le domaine sportif un prototype plus adéquat que le marathon : la course de relais. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup des épreuves offertes en spectacle par le Téléthon empruntent à ce modèle. Quelques exemples : des kinésithérapeutes montpelliérains se relaient à pied pour apporter à Paris leur obole, des étudiants font de même depuis Grenoble. Neuf relayeurs vont à ski nautique de la Martinique à la Guadeloupe. Un autre groupe affronte la gageure d'apporter un chèque, dans un délai serré, au terme d'un parcours qui a mobilisé les moyens de locomotion les plus divers : parachute, vélo, bateau, marche à pied. Ici, à l'image de la course de relais s'ajoute celle d'une exhaustion des moyens, d'une mobilisation générale. La chaîne peut également faire l'objet de manifestations plus statiques, avec des théories de personnes main dans la main réunissant deux points éloignés d'une ville, entourant un édifice, un lac etc... Dans tous ces exemples, il s'agit en même temps de produire de l'inhabituel, du spectaculaire, bref : des exploits. Telle est la seconde dimension du Téléthon qui doit être examinée.

Du spectacle au sacrifice

Lorsque j'ai soumis à mon entourage une interprétation en termes sacrificiels des exploits du Téléthon, on m'a souvent objecté qu'ils s'expliquaient suffisamment par un souci de publicité : présentation avantageuse de soi ou production d'un spectacle attrayant au service de la cause. Ces motivations sont indéniables, mais elles ne me semblent pas rendre compte

de tout. En effet, la plupart des prouesses dont il est fait grand bruit n'ont en vérité rien de spectaculaire. On peut trouver piquant que des "gars du bâtiment" fassent le pari de construire une maison en 30 heures - mais n'apparaîtront sur l'écran que les images très ordinaires d'un chantier. Sans offense pour la gendarmerie, qu'y a-t-il de spectaculaire à voir un gendarme tourner à bicyclette sur une piste jusqu'à l'épuisement, comme cela s'est fait en 1991? à découvrir des journalistes de télévision ahanant sur un vélo de course? La moindre manifestation sportive offre des images et des enjeux plus captivants.

De fait, plus encore que l'idée sans cesse reprise par les présentateurs que tout le monde peut et doit "faire quelque chose", l'important me semble être la mise en scène d'une souffrance consentie. Celle-ci vient en contrepoint de celle des malades et de leur famille, toujours alléguée, mais peu montrée. Ceux que l'on voit sur les écrans doivent moins exciter la pitié que donner "une leçon de courage" et apparaître ainsi comme dignes de l'effort consenti en leur faveur. Ces malades sont les victimes d'une fatalité aveugle mais, à la différence de ce qui se produit en présence d'un "souffrant" valorisé dans une perspective explicitement religieuse, ils ne doivent pas être tenus eux-mêmes pour des victimes sacrificielles. Si tel était le cas, le Téléthon serait sans objet. Ils sont au contraire l'expression d'un "mal radical" contre lequel doit justement lutter le dispositif sacrificiel. A cet égard, il n'est pas indifférent que le Téléthon se soit mis en place à propos des maladies génétiques - l'hérédité n'est jamais qu'un avatar de la fatalité. Ces maladies concernent en outre des enfants ou du moins des personnes jeunes, qui apparaissent comme les victimes d'une injustice objective, et l'idée d'une injustice à réparer n'est sans doute pas étrangère aux motivations des donateurs. Mais quel sens y a-t-il à imaginer une nature injuste ? N'est-ce pas, déjà, lui prêter des intentions comme à un sujet et songer aux moyens d'infléchir sa volonté? Le sacrifice est précisément une des stratégies les plus ordinaires d'intervention sur les volontés à l'œuvre dans le monde : une perte consentie par les uns peut anticiper sur les actes par lesquels les dieux reprendraient de toute façon leur dû en privant les autres de quelque bien.

La dimension seulement économique du Téléthon -il s'agit bien de collecter de l'argent pour faire avancer la recherche médicale- semble ainsi soutenue par la sollicitation d'un esprit de sacrifice qui passe d'abord par la gratuité de la souffrance volontaire. Et en effet, le présentateur du journal télévisé Henri Sannier suant sur sa bicyclette jette dans la balance des biens et des maux une obole autrement plus consistante que les 200 F qui sortiront de votre compte en banque. Il vous dirait sans doute qu'il pédale simplement pour qu'au bout du compte ces 200 F, et bien d'autres contributions de même nature, soient versés. Mais il faut bien reconnaître que le lien entre ces deux événements reste énigmatique si l'on n'admet que

l'épreuve physique, parce qu'elle relève du sacrifice, anticipe symboliquement sur les "sacrifices financiers" consentis par la foule anonyme des donateurs. Les auteurs d'exploits sont en quelque sorte les saints de cette Eglise éphémère qu'est le Téléthon, les téléspectateurs généreux n'en étant que les simples fidèles.

Il semble donc que le Téléthon, tout en multipliant les attestations de l'efficacité simplement pragmatique de l'apport financier, sollicite un mécanisme beaucoup plus obscur. Par une magie qui rappelle le principe chrétien de la substitution des peines, il s'agit en somme de produire une situation dans laquelle les uns pâtissent volontairement pour le bien des autres. Le symbolisme de la chaîne contribue à donner corps à cet avatar de la communion des saints. Les marathoniens de la charité s'intègrent par leur don à un "corps mystique" auquel les ondes offrent une réalité que les théologiens des siècles passés, dans leur rêves les plus fous, n'auraient jamais pu espérer. Le Téléthon est une remarquable pédagogie du sacrifice et de l'unité idéale du genre humain. Et il est encore révélateur que le don proprement dit, cette retombée prosaïque dans l'espace des transactions financières, soit ingénieusement différé. Ce qui est dans un premier temps demandé, c'est seulement une *promesse de don*, qui prend d'abord effet dans un acte de communication (pour ceux qui restent devant leur téléviseur, un coup de téléphone). Ces engagements sont recueillis par des "centres de promesses" répartis aux différents échelons administratifs du pays. "Ecoutez votre cœur", dit une présentatrice, bientôt suivie par un animateur lisant des "messages d'espoir" donnés par les chercheurs. La connotation religieuse de ce vocabulaire est évidente. Son efficacité symbolique ne l'est pas moins : l'acte de promettre a une dimension morale, mais "faire une promesse", c'est aussi la façon la plus courante de désigner la démarche votive. Il s'agit presque, en effet, de faire un vœu, au sens religieux du terme, d'entrer par son engagement dans la communauté du Téléthon avant d'en venir à un geste relevant de la simple rationalité pragmatique. De vouloir le bien avant de l'accomplir. Les engagements que l'on pourrait craindre "purements verbaux" sont, dans les faits, massivement respectés : un scrupule superstitieux n'est sans doute pas étranger à cette rectitude...

On m'objectera que je vais chercher bien loin les motivations de ce qui n'est jamais qu'un "charity show" parmi tant d'autres et que les gestes charitables relèvent d'une attitude morale et non d'un schéma sacrificiel. Je répondrai que mon analyse s'appuie d'abord sur les modalités d'une mise en scène qui ne se laisse déduire ni des buts ni des stratégies habituelles des appels à la charité publique. Des remarques analogues pourraient être faites à propos des *Restos du Cœur*, dont on a vu les liens avec des réseaux symboliques autrement plus

complexes que les manifestations ordinaires d'un "sens moral". Est-ce à dire que notre siècle a encore besoin de saints qui nous invitent de façon convaincante à "déchaîner notre cœur" ?

Sur le fond, la question est de savoir si la charité, ou toute autre manifestation non obligatoire de solidarité, se déduit en toute rigueur des impératifs d'une morale rationnelle. Tel n'est pas, en tout cas, l'avis des libéraux les plus conséquents, de Bernard de Mandeville à Freidrich von Hayek. Il y aurait lieu de s'étonner de ce que les mêmes qui s'insurgent, souvent au nom de ces valeurs, contre une "Contribution solidarité" de type fiscal voient d'un bon oeil quelqueune au moins des innombrables organisations caritatives que la France connaît actuellement. Est-ce à dire qu'elles réussissent mieux que l'Etat à constituer -fût ce provisoirement- la société en un "corps mystique" capable d'abattre les murailles de l'individualisme ? La chose peut sembler dérisoire, mais on peut se demander si le Téléthon et les *Restos du Cœur*, qui suscitent, ne l'oublions pas, des millions de contributions financières, ne sont pas les derniers espaces où se manifeste sur une grande échelle la capacité intégratrice du religieux.

De Coluche et des héros du Téléthon à l'Abbé Pierre et, pour prendre un exemple de sainteté déjà reconnue, à saint Vincent de Paul, la distance est à première vue considérable. Je ne sais trop moi-même si ce que j'ai écrit relève du canular ou de l'analyse anthropologique. Il reste qu'en un siècle où l'Eglise a effectué plus de canonisations qu'en aucun autre (depuis que la procédure existe), la question se pose du sens de cette consécration et de son impact réel sur les fidèles : qui sont donc les *vrais* saints ? Dans les faits, le peuple chrétien a toujours choisi dans la foule immense des élus ceux qui, à ses yeux, pouvaient et devaient recevoir un culte. Il a aussi imposé ses héros. Et s'il est vrai que la reconnaissance de la sainteté a toujours, comme la religion elle-même, un sens social, on peut difficilement séparer la figure du saint du dispositif social qui la rend agissante. C'est bien pourquoi les exemples que j'ai présentés me semblent révélateurs. Dans les deux cas en effet, c'est une institution, popularisée à très grande échelle par la télévision ou étroitement conditionnée par ses potentialités technologiques, qui s'offre comme l'élément symboliquement efficace. La chose est particulièrement claire dans le cas du Téléthon, inséparable d'une réalité de la télévision qui ne se réduit pas à celle d'un moyen d'information. Dans les deux cas également, la pratique elle-même et les significations qu'elle suggère, hors de toute référence explicite au religieux, déterminent la place qui, en d'autres temps, aurait été occupée par un saint : c'est à lui qu'il revenait de formuler des devoirs supérieurs aux simples obligations civiques, juridiques ou même religieuses au sens ordinaire. Qu'un tel idéal se confonde aujourd'hui avec des impératifs de "solidarité" dont la

justification rationnelle est problématique révèle encore la part du sacré dans la constitution des liens sociaux. Heureusement, peut-être, la vieille machine fonctionne toujours. Si elle a pu absorber Coluche, il ne fait aucun doute qu'elle est aussi pour quelque chose dans la grandeur que nous reconnaissons spontanément à beaucoup d'autres incarnations plus orthodoxes d'un idéal collectif.